

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

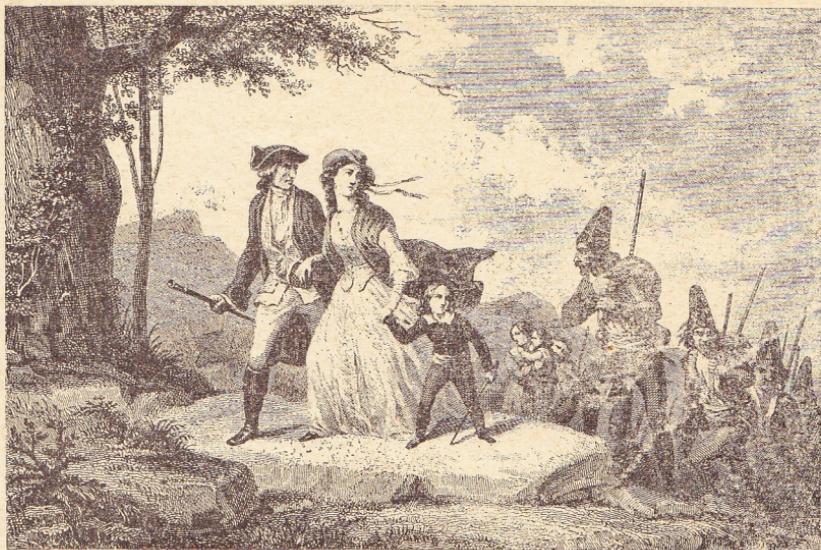
---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS



La fuite de la famille Bonaparte

qui avait conçu une affection toute particulière pour cet élève, lui accorda une dispense d'âge, et même une faveur d'examen, pour être admis à l'École Militaire de Paris ; car Napoléon n'avait fait de progrès que dans l'étude de l'histoire, de la géographie et des mathématiques, et les moines de Brienne désiraient le garder encore une année pour le perfectionner dans la langue latine.

— Non, avait répondu M. de Kéralio : j'aperçois dans ce jeune homme une faculté qu'on ne saurait trop cultiver.

Un recueil manuscrit, qui a appartenu au maréchal de Ségur, alors ministre de la guerre, renferme la note suivante :

ÉCOLE ROYALE MILITAIRE DE BRIENNE.

*Etat des élèves du roi, susceptibles, par leur âge d'entrer au service, ou de passer à l'École Royale Militaire de Paris, savoir :*

Et, à la suite de plusieurs noms :

*M. de Bonaparte (Napoléon), né à Ajaccio (île de Corse) le 15 août 1769. Taille de quatre pieds, dix pouces, onze lignes ; bonne constitution ; santé excellente ; caractère soumis, honnête et reconnaissant envers ses supérieurs ; conduite très-régulière. Il s'est toujours distingué par son application aux mathématiques ; il sait très-passablement son histoire et sa géographie ; il est assez faible dans les exercices d'agrément et dans le latin, où il n'a fait que sa quatrième. Ce sera un excellent marin.*

*Mérite de passer à l'École de Paris.*

Cette note de M. de Kéralio fut prise en considération par M. Regnault, son successeur, et décida l'admission de Napoléon à l'École Militaire de Paris.

Ce fut le 17 octobre 1784 que Napoléon y entra. Il y obtint bientôt la même supériorité qu'à Brienne, surtout pour ce qui tenait aux mathématiques. L'abbé Raynal, frappé de l'étendue de ses connaissances, l'apprécia assez pour l'inviter à ses déjeuners scientifiques du dimanche.

Enfin Paoli, qui, après lui avoir inspiré une espèce de culte, le trouva dans la suite à la tête d'un parti contre lui lorsqu'il voulut favoriser les Anglais, avait coutume de dire :

« Ce jeune homme est taillé à l'antique : c'est un homme de Plutarque. »

A cette École, Napoléon eut pour camarades Lariboissière, qu'il nomma, étant empereur, inspecteur général de l'artillerie ; Sorbier, qui succéda à ce dernier avec la même classification ; d'Hédouville cadét, qui fut ministre plénipotentiaire à Francfort ; Mallet, frère de celui qui conduisit l'échauffourée de Paris en 1812 ; Rolland de Villarceaux, qu'il nomma préfet de Nîmes ; Mabile, dont l'ambition se bornait à devenir maître de danse à l'Opéra, et qui le devint en effet sous la Restauration ; Marescot, qui fut disgracié et passa en jugement, avec le général Dupont, au sujet de l'affaire de Baylen, en Espagne ; de Bussy, qu'il retrouva dans la campagne de 1814, et qu'il nomma son aide de camp ; et, enfin, Desmazis cadet le compagnon de ses premières années à Brienne, à qui il confia l'administration du garde-meuble de la couronne, et qu'il n'appela jamais autrement que *mon fidèle Desmazis*.

M. de l'Éguille, le professeur d'histoire de Napoléon, a prétendu qu'en feuilletant dans les archives de l'École-Militaire, on y trouverait les preuves qu'il lui avait prédit une belle carrière. « Il avait exalté dans ses notes, disait-il, la profondeur des réflexions et la sagacité du jugement de son élève. » De toutes les amplifications que le savant historien avait données à Napoléon, celle qui avait laissé le plus d'impression dans l'esprit de ce dernier, était le sujet de la *révolte du connétable de Bourbon*. D'après la copie de Napoléon, le

plus grand crime du connétable n'était pas d'avoir combattu contre son roi, mais d'être venu, avec les étrangers, attaquer sa patrie.

Domairon, professeur de belles-lettres, avait toujours été frappé de la bizarrerie des amplifications de Napoléon. Il les appelait *du granit chauffé au volcan*.

Un seul de ses professeurs se trompa : ce fut un nommé Bauer, son maître d'allemand. Napoléon ne faisait aucun progrès dans cette langue, ce qui avait inspiré au professeur, qui ne mettait rien au-dessus de l'allemand, le plus profond mépris pour cet élève. Un jour que ce dernier ne se trouvait pas à sa place à l'heure de la leçon, M. Bauer s'informa où il pouvait être. On lui répondit qu'il subissait son examen pour l'artillerie.

— Mais est-ce qu'il sait quelque chose ? répliqua ironiquement le professeur.

— Comment ! Monsieur, lui répondit-on ; ignorez-vous que c'est de tous les élèves de l'École le plus fort en mathématiques ?

— Au fait, je l'ai déjà entendu dire ; ce qui me fait penser que les mathématiques ne vont bien qu'aux bêtes.

Et comme les élèves se récriaient encore contre ce jugement :

— Vous direz tous ce que vous voudrez, reprit le maître d'allemand, mais votre Napoléon Bonaparte ne sera jamais qu'un sot !

Devenu consul, Napoléon eut reconnaissance du propos peu flatteur de son ancien maître, et s'en vengea en le nommant interprète des langues vivantes de son cabinet particulier, avec un traitement de 8.000 francs. Ce fut Bourrienne, alors son secrétaire intime, qui expédia à M Bauer le brevet de cette place, et, chose singulière ! cette faveur ne fit que confirmer le vieux professeur dans l'opinion qu'il avait conçue de son élève, seize ans auparavant.

A l'époque où Napoléon entra à l'École-Militaire de Paris, cet établissement, créé par Louis XV, était tenu avec une sorte de magnificence qui rappelait les prodigalités de ce monarque.

Napoléon était blessée par les souffrances de l'orgueil. La plupart de ses camarades appartenaient à de riches familles, et faisaient des dépenses exagérées.

Au lieu de cette égalité qui doit régner entre jeunes gens assis sur les mêmes bancs, il s'était établi des distinctions blessantes surtout pour les boursiers. Napoléon faisait partie de ces derniers, et

ses faibles ressources venaient de s'amoindrir encore par la perte de son père, mort récemment à Montpellier.

Les dépenses superflues lui étant interdites, il fuyait avec soin toute liaison, de peur qu'elle ne devint l'occasion d'un humiliant aveu.

Loin de sa famille, sans appui, sans consolation, il se renfermait dans un sombre isolement, et s'indignait en silence d'un luxe qui offensait sa pauvreté. Alors il se prenait d'enthousiasme pour l'éducation sobre et uniforme des Spartiates, et projetait dans sa tête un Mémoire au ministre de la guerre, pour signaler les abus de l'Ecole et les moyens d'y remédier. Déjà il se faisait réformateur : sa position, aussi bien que son caractère, l'entraînait vers les idées nouvelles qui bientôt allaient faire explosion.

M. de Permon, qui avait recueilli à Montpellier les derniers soupirs de Charles Bonaparte, et qui depuis, fixé à Paris, faisait venir chez lui le jeune Napoléon aux jours de congé, le voyait toujours triste et mécontent.

Retiré dans une petite chambre en mansarde qui lui était cédée, il se mêlait difficilement à la famille qui lui donnait l'hospitalité, répondant souvent par des paroles d'amertume aux avances affectueuses qui lui étaient faites.

Un jour M. de Permon apprit, par le père d'un autre élève de l'Ecole, qu'un déjeuner devait être offert à un des maîtres, et que chacun devait contribuer pour une certaine somme, bien forte pour des enfants. M. de Permon alla aussi voir Napoléon, et le trouva plus chagrin que de coutume : il s'y attendait.

Abordant franchement le sujet réel de sa tristesse, il lui offrit la petite somme qu'il lui fallait. Napoléon devint aussitôt très-rouge, puis sa figure reprit la teinte d'un jaune pâle qui lui était habituelle, et il refusa séchement. Frappé d'une fierté qui n'avait rien de blâmable, M. de Permon eut recours à un généreux mensonge. Il assura au jeune homme qu'à la mort de son père à Montpellier, il en avait reçu une petite somme destinée à subvenir à ses besoins accidentels.

« Il me regarda fixement, dit M. de Permon, en racontant cette anecdote, et avec un œil si scrutateur, que j'en fus presque intimidé. »

— Puisque cet argent vient de mon père, dit-il, je l'accepte ; mais si c'eût été à titre de prêt, je n'aurais pu le recevoir. Ma mère n'a déjà que trop de charges ; je ne dois pas les augmenter par

des dépenses, surtout lorsqu'elles me sont imposées par la folie stupide de mes camarades.

A quelque temps de là, Napoléon était allé avec M<sup>me</sup> de Permon et le frère de cette dame, M. de Comnène, voir, à Saint-Cyr, sa sœur Marianne.

La jeune fille se présenta au parloir fort triste, fort abattue et le cœur tellement gros, qu'à la première demande qu'on lui adressa sur la cause de son chagrin, elle fondit en larmes. Pressée de questions, accablée de caresses, elle refusa longtemps de parler ; enfin, après de vives instances, on apprit qu'une des pensionnaires partant dans huit jours, les élèves de sa classe devaient lui donner un goûter d'adieu, auquel chacun devait contribuer ; or, Marianne n'avait pas la somme nécessaire. Napoléon, qui retrouvait là ses propres humiliations, rougit de colère et frappa violemment du pied, M<sup>me</sup> de Permon, sans faire attention au brusque mouvement du jeune homme consola Marianne en lui remettant la somme, cause de tant de larmes.

Dès qu'on fut remonté en voiture, Napoléon éclata en invectives, maudissant Saint-Cyr et l'Ecole-Militaire, accusant la détestable administration de ces maisons royales, et manifestant sa colère en termes si amers, que M. de Comnène, impatienté, l'interrompit :

— Tais-toi ! lui dit-il, il ne t'appartient pas, étant élevé par la charité du roi, de parler ainsi que tu le fais.

A ces mots, la figure de Napoléon passa subitement de la pâleur à une teinte cramoisie : il suffoquait de colère

— Je ne suis pas élève du roi, dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je suis élève de l'Etat.

La distinction était nouvelle alors, et témoignait une grande hardiesse d'opinion ; M. de Comnène ne la comprit pas.

— Voilà, s'écria-t-il, une belle distinction que tu as trouvée là ! Mais que tu sois élève du roi ou de l'Etat, il n'importe. Le roi n'est-il pas l'Etat, d'ailleurs ! Et puis, je ne veux pas que tu parles ainsi de ton bienfaiteur devant moi.

— Je ne dirai rien qui vous déplaît, M. de Comnène, reprit le jeune homme ; permettez-moi seulement d'ajouter que si j'étais le maître de rédiger les règlements, ils le seraient autrement pour le bien de tous.

Ces dernières expressions ne durent sembler à son interlocuteur que l'expression exagérée d'une présomption chagrine.

Mais lorsque Napoléon devint en effet le maître, il n'oublia ni la promesse qu'il avait faite, ni les humiliations qu'il avait subies ; car l'égalité la plus parfaite fut introduite dans le régime intérieur de ses écoles militaires, et, quoiqu'il y eut parmi les élèves des riches et des pauvres, nul d'entr'eux ne s'en aperçevait.

Ces blessures continuelles d'un amour-propre excessif durent nécessairement exercer de l'influence sur les premières opinions politiques du jeune Bonaparte. Sa critique mordante n'épargnait ni les hommes ni les choses : c'était un disciple exalté de la philosophie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous avons déjà vu la différence qu'il établissait entre le roi et l'Etat. Une autre circonstance vint prouver qu'il bravait déjà les traditions les plus respectées.

Suivant l'usage de l'Ecole, les lettres des élèves, celles mêmes adressées à leurs parents, étaient soumises à l'examen des professeurs. M. Domairon reçut, en conséquence, communication d'une lettre que Napoléon envoyait à sa famille. Quelle fut la stupéfaction du bon professeur, en y lisant les expressions les plus irrévérencieuses envers le roi ! Ecrire de telles choses, et oser les montrer, lui semblait un acte d'audace inouï. Napoléon reçut une sévère réprimande, et, sur les ordres du professeur, la lettre fut brûlée.

Le professeur d'histoire, M. de L'Eguille, avait entrevu quelque chose des destinées de son élève. Dans un compte général, il avait ainsi noté le jeune Napoléon : « Corse de nation et de caractère, il ira loin si les circonstances le favorisent. »

Les examens de Napoléon Bonaparte furent passés avec succès, et, le 1<sup>er</sup> septembre 1785, à peine âgé de seize ans, il obtint une lieutenance en second au régiment de la Fère. Bientôt après, il fut promu au grade de lieutenant dans un corps d'artillerie en garnison à Valence.

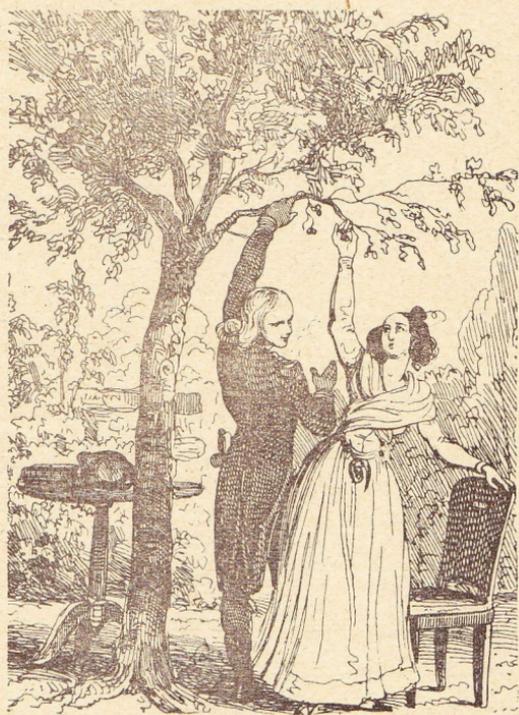
A cette époque, les officiers de l'armée, tous choisis dans les familles de la noblesse, étaient accueillis avec empressement dans les meilleures sociétés. Le jeune Bonaparte se trouva donc tout à coup introduit dans le monde, et, quoiqu'il fût peu habitué à cette vie nouvelle, son tact, sa finesse d'esprit et la vivacité d'un langage pittoresque, le firent bientôt remarquer.

Une femme des plus considérées de la ville, madame du Colombier, entrevoyant dans ce jeune homme quelque chose d'extraordinaire, se plût à le produire, et l'officier, prôné par une femme de mérite, fut partout fêté par politesse pour elle, et bientôt après recherché pour lui-même.

Dès-lors son caractère subit un heureux changement, ou plutôt, les causes qui l'aigrissaient n'existant plus, il se montra ce qu'il était réellement, vif, enjoué, désireux de plaire, et plaisant par cela même.

Les impressions de l'adolescence eurent aussi leur action sur le cœur du jeune Bonaparte. Il aima mademoiselle du Colombier, et en fut aimé. Pures et naïves amours qui ressemblent à une pastorale et ne laissèrent à Napoléon que de doux souvenirs.

« On n'eût pas pu être plus innocent que nous, racontait-il plus tard ; nous nous ménagions de petits rendez-vous ; je me souviens encore d'un, au milieu de l'été, au point du jour ; on le croira avec peine, tout notre bonheur se réduisit à manger des cerises ensemble. »



Ces chastes distractions de deux cœurs aimants n'eurent pas plus de durée que le séjour obligé du jeune officier à Valence. L'amour disparut avec un changement de garnison.

A Sainte-Hélène, Napoléon n'avait pas de plus grand plaisir que de raconter à ses fidèles compagnons d'exil les espiègleries qu'il avait faites à son école d'artillerie ; il semblait oublier tout à fait les malheurs qui l'enchaînaient sur ce rocher, quand il s'abandonnait au souvenir de

ses premières années.

« M. d'Urtubie était, disait-il, un vieux commandant de plus de

quatre-vingts ans, qu'ils vénéraient fort, mais qui, étant venu un jour leur faire faire l'exercice du canon, suivait chaque coup avec sa lorgnette et assurait qu'on devait avoir été beaucoup plus loin que le but.

« Il s'inquiétait, s'informait auprès de ses voisins si quelqu'un avait vu porter le coup, personne n'avait garde de rien affirmer, car nous escamotions le boulet chaque fois que nous chargions la pièce.

« Le vieux commandant avait de l'esprit ; au bout de cinq ou six coups, il lui prit fantaisie de faire compter les boulets ; il n'y eut plus moyen de le tromper ; il trouva le tour fort gai, mais il n'en ordonna pas moins que les officiers qui s'étaient prêtés à cette espièglerie gardassent les arrêts pendant huit jours.

« Une autre fois, c'était un de leurs capitaines dont ils avaient une petite vengeance à tirer. Ils convenaient alors de le bannir des sociétés où ils le rencontraient, et de le mettre, en quelque sorte, aux arrêts, en le réduisant à rester chez lui.

« Quatre ou cinq de ces jeunes officiers se partageaient les rôles, et s'attachaient aux pas du malheureux proscrit ; ils se trouvaient partout où celui-ci se montrait, et il n'ouvrait pas la bouche, qu'il ne fût aussitôt méthodiquement contredit, dans les formes les plus polies.

« Une autre fois encore, continuait Napoléon, c'était un camarade qui logeait au-dessus de moi, et qui avait pris le goût déplorable de jouer du cor, de manière à distraire de toute espèce de travail. Je le rencontre sur l'escalier.

« — Mon cher, vous devez bien vous fatiguer avec votre instrument ?

« — Mais non, je vous assure.

« — Eh bien ! vous fatiguez beaucoup les autres.

« — J'en suis fâché.

« — Vous feriez mieux d'aller jouer de votre cor plus loin, dans les bois, par exemple ; vous y seriez plus à l'aise.

« — Il me semble que je suis maître dans ma chambre !

« — On pourrait vous faire naître quelques doutes à ce sujet.

« — Je ne pense pas que quelqu'un l'osât !

« — Vous êtes dans l'erreur, mon cher, il y en a qui l'oseraient.

« — Eh ! qui donc ?

« — Moi, tout le premier !

« Un duel fut aussitôt arrêté ; le conseil des camarades examina avant de permettre le combat ; et il prononça qu'à l'avenir l'un irait jouer du cor plus loin, et que l'autre serait plus tolérant. »

Pendant la campagne de 1814, l'Empereur retrouva son joueur de cor dans le voisinage de Soissons ; c'était M. de Bussy. Il vivait dans son château, et venait donner des renseignements importants sur la position de l'ennemi. Napoléon le retint auprès de sa personne en qualité d'aide-de-camp.

Napoléon s'occupait aussi de littérature. Dans un voyage qu'il fit à Paris, vers l'année 1786, il se fit présenter à l'abbé Raynal, auquel il avait adressé le commencement d'une histoire de la Corse, qu'il se proposait d'écrire. Le philosophe donna des encouragements au jeune officier, l'engageant à poursuivre son travail. Était-ce une politesse, ou un suffrage de bon aloi ? On ne saurait le dire, cette œuvre imparfaite n'ayant point été publiée.

Dans la même année, l'académie de Lyon proposa pour sujet de prix la question suivante : « Quels sont les principes et les institutions à inculquer aux hommes pour les rendre le plus heureux possible ? »

Cette question vague et tout à fait dans le goût du temps, séduisit l'imagination de Bonaparte. Il concourut, mais sous le voile de l'anonyme, son premier essai fut une victoire : le discours anonyme obtint le prix.

Vers la fin de l'année 1786, Napoléon avait passé lieutenant en premier au régiment de Grenoble. Le 6 Février 1792, il fut nommé capitaine au 4<sup>e</sup> régiment d'artillerie à pied.

Peu de temps après, il obtint un congé pour aller en Corse visiter sa famille. A peine y fut-il arrivé, que les suffrages de ses compatriotes l'appelèrent au commandement d'un bataillon de volontaires à la tête duquel il se distingua dans plusieurs engagements contre les gardes nationaux d'Ajaccio, que les intrigues de l'Angleterre avaient poussés à l'insurrection, et qui décoraient leur révolte du beau titre d'amour de l'indépendance.

La fidélité à la France, dont Napoléon fit preuve en cette circonstance, donna lieu à une dénonciation qui l'obligea de revenir à Paris pour se justifier ; on l'accusait d'avoir fomenté lui-même les troubles qu'il avait apaisés. Il ne lui fut pas difficile de réduire au néant cette calomnie.

Il rencontra, dans une de ses promenades aux environs de Paris, un de ses plus anciens camarades de l'École Militaire, Bourrienne, qui n'était guère plus riche que lui. Leur amitié d'enfance se renouvela tout entière ; ils ne se quittèrent plus.

Sa position, à cette époque, était loin d'être brillante. Vivant avec peine de ses modiques appointements, obligé de mettre sa montre en gage, il faisait mille projets pour échapper au malaise et à l'obscurité. Bourrienne raconte qu'ils essayèrent de louer en commun plusieurs maisons en construction dans la rue Montholon, avec l'intention de les sous-louer. Cette humble spéculation échoua devant les demandes exagérées des propriétaires. En même temps il sollicitait au ministère de la guerre du service actif ; mais, faute de protecteurs, ses instances furent toujours repoussées.

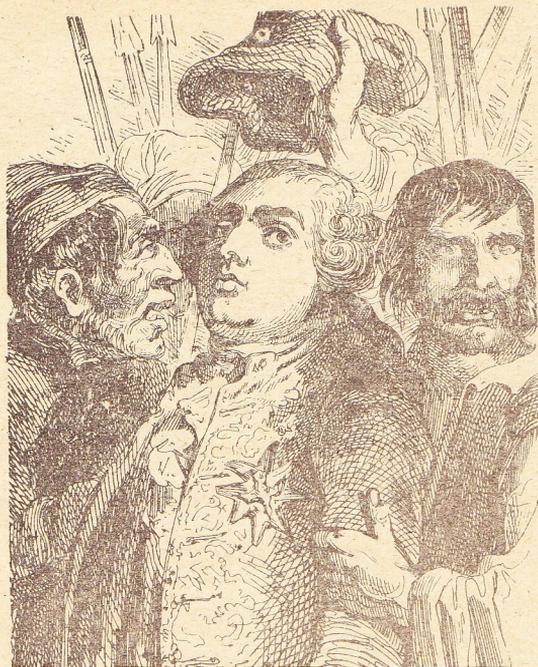
Cependant arriva le 20 juin, sombre prélude du 10 août. Les deux amis s'étaient donné rendez-vous chez un restaurateur de la rue Saint-Honoré, près du Palais Royal. Ce jour-là, comme ils venaient de dîner, ils virent arriver du côté des halles une troupe de quatre à cinq mille individus déguenillés et burlesquement armés hurlant les plus grossières imprécations, et se dirigeant à grands pas vers les Tuileries. C'était ce que la population des faubourgs avait de plus hideux.

— Suivons-les, dit Napoléon à Bourrienne.

Ils prirent les devants et allèrent se promener sur la terrasse du bord de l'eau. Là, Napoléon assista aux scènes tumultueuses qui eurent lieu. Il serait difficile de peindre le sentiment de stupeur et d'indignation qu'elles excitèrent en lui. Lorsqu'il vit l'infortuné Louis XVI se montrer à l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin, avec le bonnet rouge que venait de placer sur sa tête un homme du peuple, il ne put se contenir, et s'écria au milieu de la foule qui l'entourait :

— Comment a-t-on été assez lâche pour laisser pénétrer cette populace jusque dans le château ? Ah ! si c'eût été moi ! Il fallait en balayer quatre ou cinq cents avec le canon, et le reste courrait encore !

A l'issue de cette scène, les deux camarades regagnèrent leur modeste restaurant. Bonaparte était tellement préoccupé de ce qu'il avait vu, qu'il ne cessa de s'en entretenir, prévoyant avec sagacité



les suites de cette insurrection non réprimée, et prédisant de plus grands outrages et une victoire populaire décisive.

Il ne se trompait pas. Le 10 Août ne se fit pas attendre. Un drame si terrible dut nécessairement jeter dans l'esprit de Napoléon une étrange lumière, car, après cette journée, il écrivit en Corse à un de ses oncles appelé Paravicini :

— Ne soyez pas inquiet de votre neveu ; il saura se faire place.

De retour en Corse, il y trouva Paoli, qu'il avait considéré jusqu'alors comme le héros de sa patrie : il en fut très-bien accueilli : mais le jeune capitaine d'artillerie ne tarda pas à s'apercevoir que le général investi du commandement par la France était le chef du parti anti-français. Ses soupçons se changèrent bientôt en certitude.

Paoli dénoncé à la Convention, sachant que sa tête avait été mise à prix, poussa à la révolte et se fit nommer généralissime des mécontents. Comme Bonaparte le gênait dans l'exécution de ses projets, il tenta de l'enlever, mais il échappa à toutes les embûches et rejoignit les troupes françaises qui venaient de débarquer avec les représentants du peuple Salicetti et Lacombe-Saint-Michel. On marcha contre Ajaccio, où s'étaient réfugiés les paolistes. L'entreprise échoua.

Les fugitifs entendent plusieurs fois les partisans de Paoli traverser la vallée voisine de leur campement, sans le découvrir. A la pointe du jour, une flamme s'élève en épais tourbillons du milieu de la ville.

— Mon fils, dit, d'un ton stoïque, madame Bonaparte à Lucien, voilà notre maison qui brûle.

— Qu'importe, ma mère ? répond celui-ci ; plus tard nous la rebâti-

rons plus belle et plus haute. Vive la France !

Paoli fit raser la maison, et lança contre les Bonaparte un décret qui les bannissait de l'île à perpétuité.

Dans une contrée où tous les parents sont solidaires des mêmes haines et associés aux mêmes vengeances, le séjour d'Ajaccio n'offrait plus de sécurité à Lœtitia et à ses jeunes enfants.

Il leur fallut fuir, et cette fuite de toute une famille, que le nombre et la faiblesse des enfants pouvait à chaque instant trahir et retarder, était bien autrement difficile que celle du chef isolé qui avait eu tant de peine à se sauver.

Lœtitia s'y montra admirable de courage et de tendresse maternelle. La petite troupe fugitive se dirigeait vers Calvi, situé à seize lieues d'Ajaccio : elle prit le bord de la mer, tantôt naviguant dans une mauvaise barque, tantôt suivant à pied les sinuosités du rivage, que sillonnaient en tous sens les bandes ennemies.

Lorsqu'un des jeunes enfants accablé de fatigue s'arrêtait en pleurant, la mère le portait dans ses bras, jusqu'à ce qu'un autre, épuisé, réclamât le même secours.

Echangeant tour à tour ses précieux fardeaux, interrogeant chaque détour des rochers, écoutant chaque bruit, l'œil attentif, l'oreille aux aguets, Lœtitia s'avavançait haletante, peu soucieuse d'elle-même, mais veillant avec l'anxiété de l'amour sur les êtres débiles associés à de si tristes destinées.

Longtemps elle se souvint de ces cruels moments, et plus tard, au sein des grandeurs, elle racontait avec une touchante éloquence ce pénible voyage, où, dans l'espace de seize lieues, elle avait épuisé toutes les souffrances d'une mère.

Enfin elle put se reposer à Calvi, où Napoléon était parvenu avant elle. Les proscrits furent accueillis par la famille des Paravicini, qui leur était alliée.

Alors se trouvaient aussi à Calvi les représentants du peuple, Lacombe et Salicetti, accompagnés de quelques troupes. Une nouvelle expédition est projetée contre Ajaccio. Bonaparte s'y associe à la tête d'un bataillon de garde nationale.

Après une lutte désespéré il quitta la Corse, en, emmenant avec lui sa famille qu'il laissa dans une maison de campagne près de Toulon.

---

## Napoléon à Toulon.

On était alors à l'époque la plus exaltée de l'effervescence révolutionnaire, au moment le plus dangereux de la guerre civile.

Les Girondins vaincus à Paris soulevaient les départements de l'ouest et du midi, pour venger leurs injures personnelles. La Convention luttait furieux. C'était un de ces moments suprêmes qui décident du sort des empires ; où l'existence d'un peuple mise en question fait de la modération une faute, de la faiblesse un crime ; où le gouvernement placé entre deux abîmes, tombe, s'il recule, dans celui qui est derrière lui, et ne peut franchir qu'à force d'audace celui qui s'ouvre à ses pieds. Toutes les chances humaines étaient contre la Convention ; elle sut les tourner pour elle et tromper tous les calculs. On eut dit que la fortune elle-même était domptée par la terreur du glaive révolutionnaire, et contrainte de suivre les pronostics.

Bonaparte se trouva mêlé aux luttes du Midi. Les gardes nationaux soulevés de Nîmes, de Marseille et de Toulon, s'avançaient au secours de Lyon assiégé par l'armée conventionnelle. Déjà ils étaient dans les murs d'Orange, lorsqu'une colonne de quatre mille hommes, détachée de l'armée des Alpes sous les ordres de Carteaux, les chassa de cette ville. Bonaparte, dont le régiment était alors à Nice, quartier-général de l'armée des Alpes, accompagnait Carteaux. Les républicains poursuivirent l'armée insurgée, et s'emparèrent successivement du Pont-Saint-Esprit. d'Aix et d'Avignon. Ce fut après la prise de

cette dernière ville, que Bonaparte, séparé de Carteaux, écrivit une brochure politique intitulée *le souper de Beaucaire*, qui nous relève complètement les opinions qu'il professait alors. Bonaparte était franchement montagnard.

Dans les premiers temps de la Révolution l'organisation de l'armée laissait beaucoup à désirer.

Le matériel était en désordre, et la capacité ne présidait pas toujours à la composition du personnel, suite inévitable des moments de trouble et de confusion.

En arrivant au quartier-général de Toulon, le jeune capitaine d'ar-



tillerie se présenta devant le général Cartaux, homme excellent, mais vaniteux, et qui, doré des pieds à la tête, lui demanda ce qu'il y avait pour son service, Napoléon lui remit modestement la lettre en vertu de laquelle il venait diriger, sous ses ordres, les opérations de l'artillerie.

— C'est fort inutile, dit le général en caressant sa moustache : nous n'avons plus besoin de rien pour reprendre Toulon. Cependant citoyen, soyez le bienvenu ; vous partagerez demain avec nous la gloire du triomphe sans en avoir eu la fatigue.

Au point du jour, le général fit monter Napoléon avec lui dans son cabriolet, pour aller *lui faire admirer*, dit-il modestement, *les dispositions offensives qu'il avait faites*. Après avoir dépassé les hauteurs et découvert la rade, on descendit de voiture, on se jeta sur les cô-

tés et on entra dans les vignes. Alors le nouveau commandant d'artillerie aperçut ça et là, quelques pièces de canon et quelques remuements de terre.

— Citoyen Dupas, dit fièrement Cartaux à son aide-de-camp, en qui il avait confiance, sont-ce là nos batteries ?

— Oui, citoyen général.

— Et notre parc ?

— Là, à quelques pas.

— Et nos boulets rouges ?

— Tout là bas, dans nos bastides, où deux compagnies les chauffent depuis ce matin.

— Mais, citoyen Dupas, comment ferons-nous pour porter ces boulets tout rouges ?

Ici, les deux interlocuteurs se trouvant embarrassés, demandèrent à Napoléon s'il ne connaîtrait pas quelque moyen d'obvier à cet inconvénient.

Le jeune commandant eût été tenté de prendre tout ce qu'il venait de voir et d'entendre pour une mystification, si ces deux officiers eussent mis moins de naturel dans leur dialogue.

Les boulets chauffaient, en effet, à une lieue au moins des pièces pour lesquelles ils étaient destinés, et les pièces étaient pointées à plus de deux lieues des points qu'elles devaient battre en brèche. Napoléon mit néanmoins toute la réserve et toute la gravité possibles à persuader à Cartaux, ainsi qu'à son aide-de-camp, qu'avant de s'occuper de faire rougir les boulets, il fallait les essayer à froid pour bien s'assurer de leur portée.

Il eut beaucoup de peine à les convaincre. Heureusement il employa l'expression technique de *coup d'épreuve* ; cela les trappa, et il parvint enfin à les ranger de son avis.

On tira donc un premier *coup d'épreuve*, qui n'atteignit pas au quart de la distance. Alors Cartaux s'emporta contre les Marseillais et les aristocrates, qui, disait-il, *avaient méchamment gâté les poudres*.

Sur ces entrefaites, le représentant du peuple Gasparin arriva à cheval. C'était un homme de bon sens et qui avait servi. Napoléon jugea le moment favorable, et profitant de toutes ces circonstances, prit hardiment son parti ; il se grandit tout à coup de toute la hau-

teur de sa capacité, et, sans se soucier de la présence du général Cartaux et de son aide-de-camp, il alla droit à lui :

— Citoyen représentant, lui dit-il, je suis chef de bataillon d'artillerie, et, en cette qualité, cette arme se trouve sous ma direction. Je demande donc que nul ne s'en mêle que moi : c'est ma besogne ou, sinon, je ne répons de rien.

— Eh ! qui es-tu, toi, pour assumer une telle responsabilité ? demanda le représentant, étonné d'entendre un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans tout au plus lui parler d'un pareil ton.

— Ce que je suis ! répliqua Napoléon à voix basse : je suis un homme qui, sachant son métier, a été jeté au milieu de gens qui ignorent totalement le leur.

Le jeune officier parlait avec tant de conviction que Gasparin n'hésita pas à lui faire donner sur-le-champ la direction absolue de ce qu'il appelait *sa besogne* ; il prouva sans ménagement l'ignorance de tous ceux qui l'entouraient, et s'empara dès lors de la direction suprême du siège.

Toutefois, il eut encore à lutter contre l'impéritie des généraux et l'amour-propre des représentants du peuple ; mais son caractère droit, sa volonté ferme, la sagesse de ses conceptions, sa viguer et sa rapidité d'exécution surmontèrent tous les obstacles.

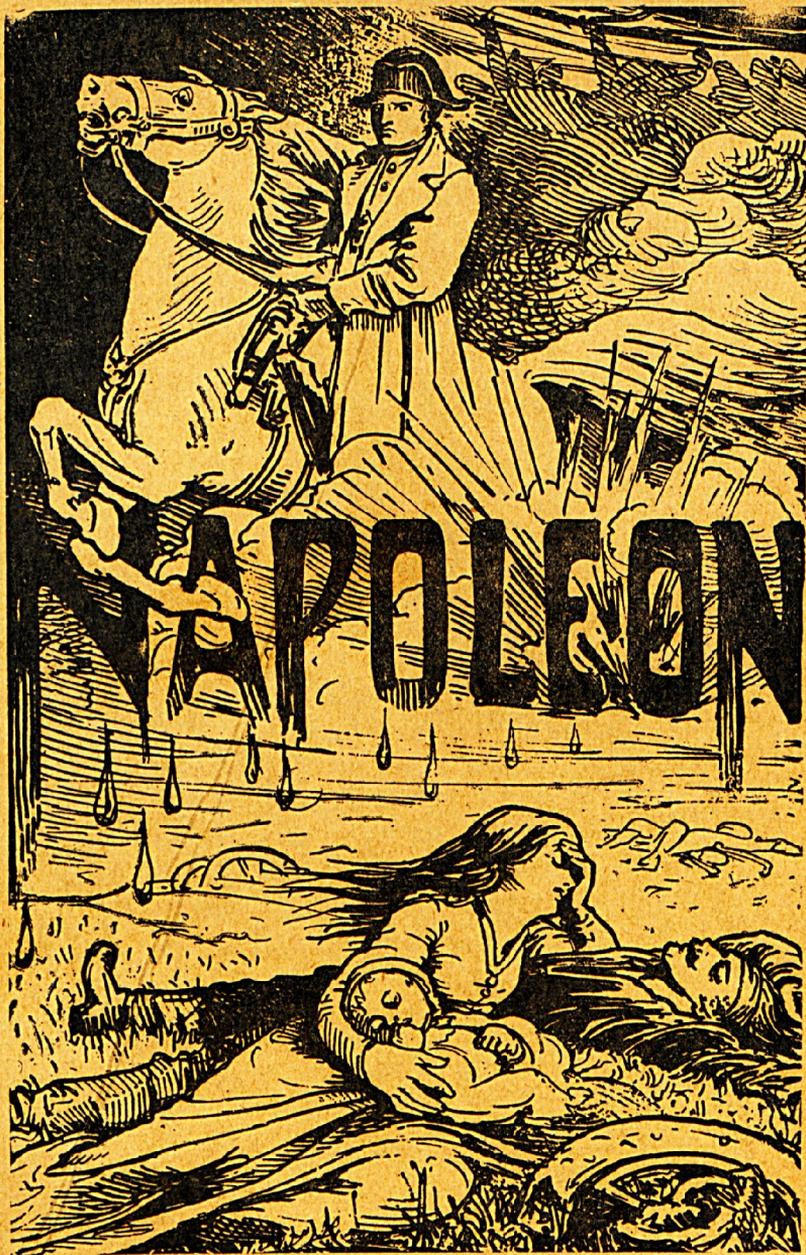
Il commença d'abord par suppléer à ce qui lui manquait en artillerie et en munitions ; il organisa un parc de plus de cent pièces de gros calibre ; il fit une reconnaissance exacte des abords de la place, ainsi que des nouvelles et terribles fortifications que les Anglais avaient élevées ; après quoi il établit à son tour ses batteries.

Cartaux et Doppet, qui précédèrent Dugommier dans le commandement de l'armée de siège, étaient des généraux pleins de bravoure et de bonne volonté, mais entièrement dépourvus de talent. Ils furent donc obligés de céder, comme les autres, à l'ascendant de Napoléon.

Les soldats, qui ne se trompent guère en pareille circonstance, leur en avaient donné l'exemple. Cartaux était en effet si peu capable, comme général en chef, qu'il voulut un jour forcer Napoléon à adosser une batterie au mur d'une maison, ce qui, par conséquent, n'aurait pas permis le moindre recul. Voici quel était son plan d'attaque

« Le commandant d'artillerie, écrivit-il, foudroiera Toulon pendant

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS